

# I - L'AFRIQUE DES VILLES

## A - Afrique du Sud : villes et territoire en devenir

### Ségrégation et territoires urbains dans une métropole sud-africaine. Quelques réflexions à partir des communautés indiennes de Durban

par Hélène MAINET-VALLEIX\*

*Durban, à l'instar des autres villes sud-africaines, a été marquée par des périodes de ségrégation importante (colonisation britannique, puis apartheid de 1948 à 1991) qui ont façonné la géographie résidentielle et profondément marqué les pratiques et représentations des citoyens. Il est intéressant d'utiliser les apports de la géographie sociale, les réflexions sur la notion de territoire, espace individuellement et socialement approprié, pour tenter de saisir les interrelations entre la mise en place d'une ségrégation institutionnalisée et la territorialisation des habitants. L'article n'est pas conçu comme une synthèse théorique, plutôt comme une présentation de l'exemple des Indiens, communauté urbaine minoritaire, comme introduction à ces questions sur la pratique concrète de la ville, les "géographies tranquilles du quotidien" (Di Méo, 1999) dans un contexte de fragmentation socio-spatiale extrême.*

Les Indiens représentent 20 % des 3,7 millions d'habitants de l'agglomération de Durban. Arrivés à partir des années 1860 comme travailleurs sous contrat dans les plantations de la colonie britannique du Natal, ou comme commerçants pour une minorité d'entre eux, ils sont aujourd'hui urbanisés à plus de 90 %. Ils ont connu les politiques de ségrégation successives et offrent ainsi un bon exemple des recompositions en cours.

De quelle manière la ségrégation imposée, mais également partiellement assumée, marque-t-elle les sociabilités urbaines des Indiens de Durban, et au-delà, celles des autres citoyens ? À quels réseaux sociaux sont-ils intégrés ? Y a-t-il des espaces qui échappent à cette territorialisation, selon quelles logiques ? Quelles sont alors les perspectives de la société urbaine sud-africaine en terme de lien social ?

En analysant des enquêtes de terrain menées auprès de ménages et de lycéens indiens de Dur-

ban<sup>1</sup> (Mainet-Valleix, 2000), il apparaît que le territoire a été construit et assumé comme frontière entre les différents groupes urbains. Les espaces territorialisés de chaque groupe forment des réseaux en archipel dans le tissu urbain. Enfin, une part importante de la ville est ignorée, voire reniée, par des habitants.

#### I - LE TERRITOIRE COMME FRONTIÈRE, UN LEGS DE L'APARTHEID

En Afrique du Sud, et dans les villes en particulier, le territoire a été instrumentalisé comme frontière entre les groupes. La géographie résidentielle a été imposée par l'apartheid urbain. Les espaces ont été appropriés par leurs habitants, confortant ainsi les spécificités internes de chaque groupe. Le territoire peine à devenir un lien entre les communautés urbaines.

\* PRAG, docteur en Géographie, Département de Géographie, Université Blaise Pascal, Clermont-Ferrand

<sup>1</sup> Ce travail utilise les résultats d'enquêtes faites en 1998 dans des quartiers indiens de Durban (Chatsworth, Phoenix, Tongaat, Clairwood, Isipingo), auprès de 492 personnes.

## A. Un espace métropolitain fortement cloisonné

La géographie actuelle de Durban est semblable à celle instaurée par la politique de développement séparé à partir de 1951, date de l'instauration du *Group Areas Act*, loi fondatrice de l'apartheid urbain. Le principe de l'apartheid était d'assimiler chaque groupe, identifié légalement, à un espace urbain exclusif. Les trois groupes majoritaires de Durban, Africains, Indiens, Blancs (les *Coloureds* ne forment qu'une petite minorité) ont été logés ou relogés dans des quartiers spécifiquement aménagés pour eux (fig. 1). Les Indiens ont ainsi été déplacés vers les townships indiens, lotissements municipaux construits en périphérie d'agglomération. Chatsworth et Phoenix, ouverts respectivement au début des années 1960 et des années 1970, sont les deux plus importants townships, comptant actuellement environ 200 000 habitants chacun (carte 1).

Cette géographie coercitive et prescriptive d'identités imposées (toute personne reconnue comme " indienne " par le pouvoir devait vivre dans les quartiers réservés aux "Indiens") a laissé des traces profondes dans les paysages urbains. La fragmentation spatiale est marquée. La séparation entre groupes est forte, la plupart des lotissements étant construits à 30 ou 40 km du centre-ville. Les townships indiens servent de tampon entre les quartiers résidentiels européens et les townships noirs, alors que les espaces non urbanisés séparent les quartiers.

À Durban, la ségrégation préexistait à l'apartheid. En effet, dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, la politique coloniale britannique a imposé aux riches Indiens commerçants installés dans le centre de s'établir dans un quartier réservé, à l'ouest du centre européen. Aujourd'hui encore, cet *Indian C.B.D.*, autour de *Grey street* et de la grande mosquée, forme le quartier indien central. De même, dans les années 1920-1930, les espaces périurbains,

occupés par les anciens travailleurs agricoles recrutés dans les emplois ouvriers et salariés de la ville, progressivement urbanisés, ont été soumis à des restructurations profondes, sous couvert de réglementations sanitaires ou urbanistiques (extensions portuaires notamment).

Ainsi, après plus d'un siècle de ségrégation, la fragmentation spatiale est forte : tissu urbain discontinu, vides non urbanisés séparant les principaux espaces, temps de déplacement importants, morceaux du tissu urbain difficilement articulés, trame viaire s'arrêtant aux limites des quartiers, hétérogénéité importante des formes de l'habitat et des équipements entre les espaces résidentiels européens et les townships africains aux paysages homogènes et aménagés au rabais.

Pourtant, malgré la violence des déplacements imposés par l'apartheid, les townships sont devenus des espaces de vie, appropriés par leurs habitants.

## B. Des townships indiens appropriés par les résidents

D'espaces imposés et anonymes, les townships se sont mutés en territoires à part entière, porteurs d'une identité collective, l'indianité. La politique d'apartheid a regroupé les " Indiens " sans tenir compte des importantes différenciations internes à la supposée communauté : écart social contrasté entre la minorité des riches commerçants et la majorité populaire ; distinctions religieuses et culturelles profondes entre les Musulmans originaires du nord-ouest de l'Inde (Gujarati ou Memon), les Hindous du nord-est, parlant Hindi et les Hindous du sud-est, parlant Tamoul ou Telugu. Chaque quartier compte donc des Hindous (majoritaires), des Musulmans, des Chrétiens.

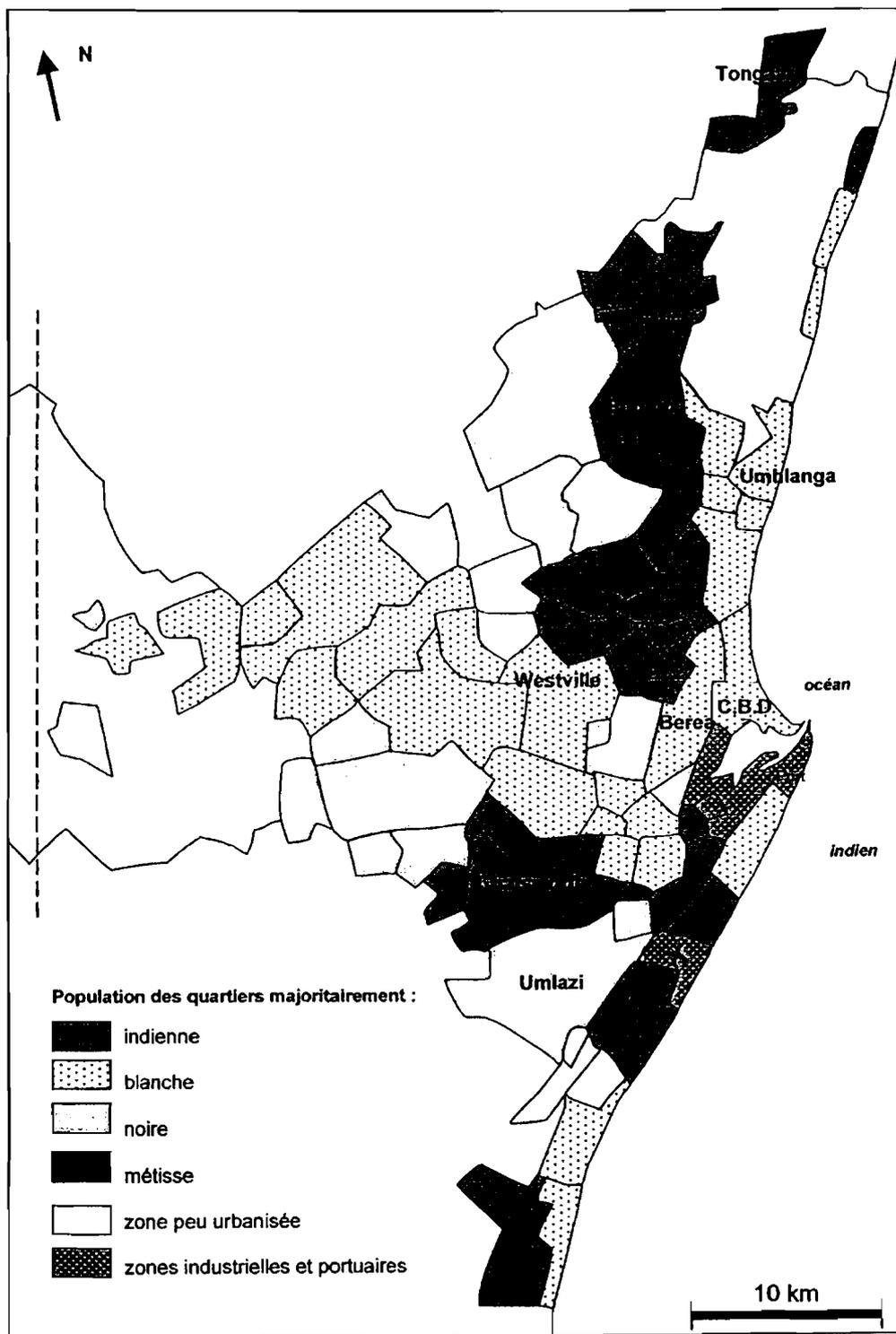
**Figure 1- Évolution de la population de Durban au XXe siècle<sup>2</sup>**  
(en milliers d'habitants)

	1904	1911	1921	1936	1946	1951	1985	1990	1995
<b>Blancs</b>	31	33	42	80	120	149	334,8	354,4	373,9
<b>Africains</b>	19	19	29	63	107	170	1 691,1	2 063,2	2 565,2
<b>Indiens</b>	15	16	16	80	115	170	539,6	596,7	650,2
<b>Coloureds</b>	2	3	4	6	10	17	63,6	71,6	79,5
<b>Total</b>	67	71	91	229	352	506	2 629,1	3 085,9	3 668,8

*Sources diverses*

<sup>2</sup> Les termes utilisés, hérités de l'apartheid (Africains, Indiens, Blancs, *Coloureds*) correspondent à la terminologie censitaire et aux usages actuels de désignation des groupes et des espaces correspondants.

Carte 1- Les groupes de population dans l'agglomération de Durban



HMV-2000 sources : recensements de population 1991-1997

Dans les townships, les sous-unités de quartiers tiennent compte des distinctions sociales, en liaison avec les loyers des différentes catégories de logements municipaux (une, deux ou trois pièces ; maisons individuelles, jumelles ou habitat collectif). Dans certains quartiers, comme Mobeni Heights, à Chatsworth, les plus riches Indiens ont même pu acquérir les terrains et faire construire des logements qui tranchent avec l'uniformité des modèles standardisés.

En s'opposant aux déplacements forcés, puis en recréant des relations sociales de voisinage dans les townships, les différents Indiens ont adopté et construit leur identité " indienne " ; qu'ils revendiquent désormais. Les paramètres culturels et religieux continuent à être opérants, mais uniquement dans les sphères privées de la vie sociale, lors des mariages en particulier, où l'endogamie ethno-linguistique est encore forte.

Au quotidien, les signes les plus tangibles de l'appropriation de ces espaces se retrouvent dans les logements et les quartiers. Les premiers ont été fortement investis, comme abri physique mais également symbolique des familles et des valeurs culturelles des différents groupes. Les logements des Hindous disposent tous des autels du culte domestique. À l'heure actuelle, avec le

désengagement de la Municipalité et la mise en place de plans d'accèsion à la propriété, les familles achètent les maisons qu'elles occupent depuis plusieurs décennies, montrant ainsi leur attachement à ce bout de ville dont elles ont été longtemps privées. La valeur patrimoniale de ces logements est visible dans les travaux d'aménagement intérieur et d'extension extérieure qui sont réalisés (photo ci-dessous). Rares sont les ménages, même ceux qui en ont les moyens, qui quittent les townships indiens pour aller s'installer dans les quartiers résidentiels blancs, pourtant mieux équipés. Après 30 ou 40 ans de vie à Chatsworth ou à Phoenix, les familles y sont profondément attachées.

Les quartiers sont de véritables espaces socialisés. L'importance du nombre de clubs et associations diverses est un indicateur ; 36,6 % des adultes interrogés déclarent appartenir à une association. La proportion est encore plus forte chez les jeunes, dont 69 % sont membres d'un groupe associatif. Les associations religieuses regroupent le plus de personnes, notamment les églises chrétiennes (33,3 % des personnes membres d'une association) et les *trustees* de temples hindou (19,9 %). Les réseaux de proximité que sont les clubs sportifs (29 %) et de voisinage (24,7 %) forment l'autre groupe important.



Signes extérieurs d'appropriation d'une maison jumelle de Bayview (Chatsworth). Photo Hélène Mainet

Ainsi, à Woodview, quartier de Phoenix, la *Neighbourhood Watch*, association de surveillance locale est bien présente. Constituée à l'initiative des habitants, après une série d'agressions et de cambriolages, elle a pour but d'assurer la sécurité des biens et des personnes dans le quartier.

Les clubs sportifs forment un autre type d'associations de quartier très important pour la vie locale. Les activités les plus répandues sont liées au football et au cricket. Elles se pratiquent dans des clubs de proximité, presque chaque unité de township ayant ses structures propres. Il y a des rencontres et tournois entre quartiers très régulièrement. Ces sorties entre clubs participent à la connaissance sociale de l'espace urbain.

Les *Youth Associations* jouent un rôle important dans l'encadrement social des populations, à travers les activités proposées aux jeunes. Ces associations religieuses organisent des cours de soutien après la classe et des activités de loisirs le week-end et pendant les vacances scolaires.

Pour les Indiens, le logement et le township, devenu quartier, c'est-à-dire espace approprié, sont des territoires urbains, fortement marqués par la densité des pratiques sociales. L'espace local constitue un cadre identitaire fort. Les paysages ont été aménagés à l'image des pratiques

culturelles et sociales de la communauté. Ils traduisent l'attachement des familles à leur cadre de vie (photo ci-dessous). Le quartier est vécu comme le territoire de la sécurité. Plus largement, les quartiers indiens sont des espaces de solidarité, de connivences, de proximité spatiale mais aussi sociale et culturelle.

## II - LES TERRITOIRES DES INDIENS, UN ARCHIPEL DANS LA VILLE

En dehors des quartiers de résidence, les réseaux sociaux sont fortement spatialisés, presque exclusivement cantonnés dans les quartiers indiens.

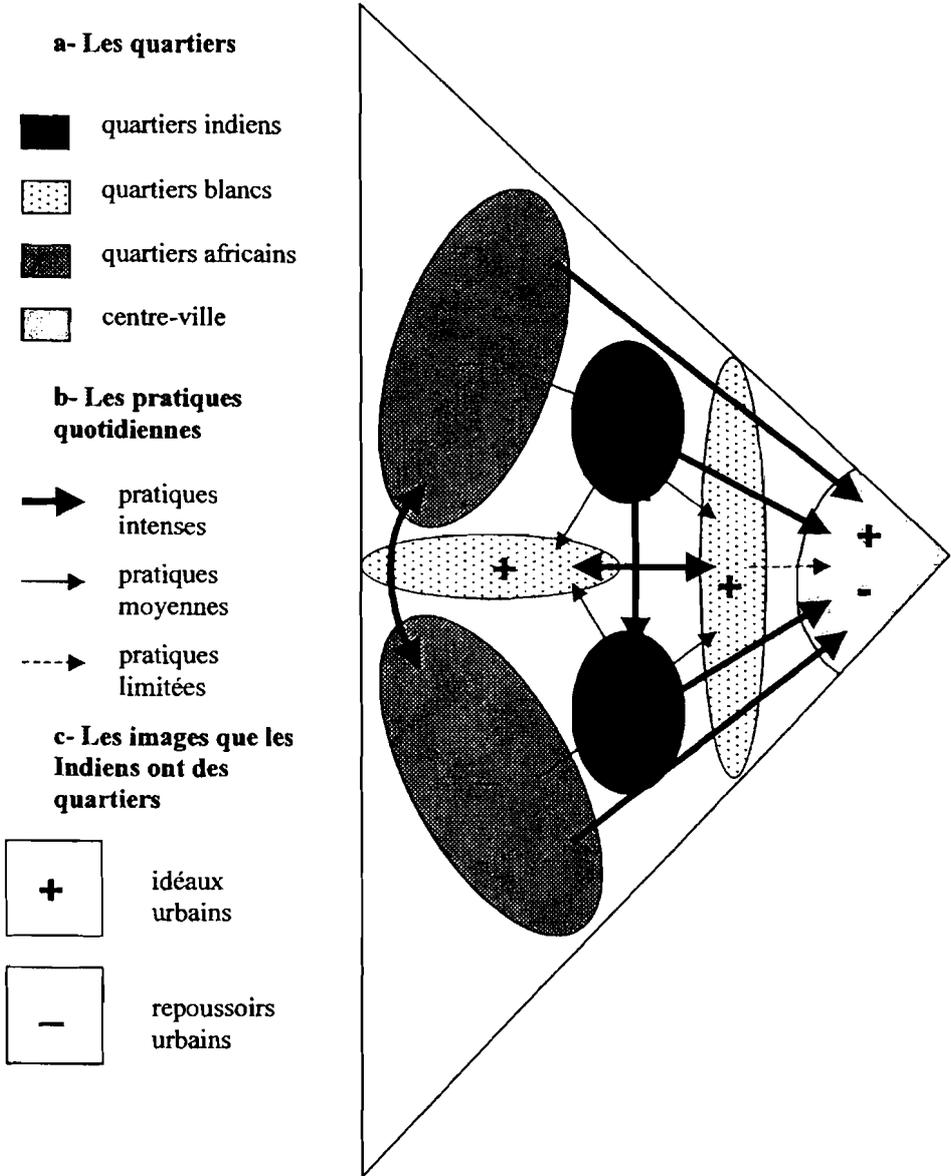
### A. Les pratiques quotidiennes des Indiens

Les séquelles de la géographie cloisonnée, héritée de l'apartheid, se marquent profondément dans les pratiques sociales. Les Indiens se déplacent beaucoup dans l'agglomération de Durban. Presque 80 % des ménages possèdent un véhicule personnel, ce qui permet une mobilité choisie, dans une ville éclatée. Par ailleurs, les transports en commun (mode de déplacement privilégié des jeunes et des personnes ne disposant pas de voi-



Le township de Bayview à Chatsworth. Photo Hélène Mainet

## Carte 2- Synthèse du Durban post-apartheid



ture) assurent des liaisons fréquentes entre les townships indiens et les espaces centraux.

Interrogés sur les facteurs sociaux de connaissance de l'espace (loisirs, convivialité familiale ou relationnelle), les Indiens citent massivement d'autres quartiers indiens. Chatsworth et Phoenix apparaissent comme les focales de ces pratiques régulières (carte 2). Ils sont connus et fréquentés par les Indiens de toute l'agglomération. Les familles sont très souvent éclatées en des espaces résidentiels distincts, soit du fait de la

politique d'apartheid, soit en raison des mobilités récentes (enfants mariés ayant quitté le domicile parental). Il existe donc un véritable réseau social reliant les différents quartiers indiens. Les pratiques y sont intenses, les visites à la famille ou aux amis d'un autre quartier étant une façon privilégiée de passer son temps libre. Le Durban indien apparaît donc comme un prolongement des territoires premiers que sont les logements et les quartiers de résidence. Il est fait d'espaces connus, fréquentés, appropriés.

Le centre-ville et certains quartiers blancs sont également bien fréquentés. Le centre est un espace où se mêlent les pratiques administratives, de travail et de loisirs (avec les plages, les cinémas, les commerces). Bien desservi, il est le lieu où se côtoient les différents groupes de population, notamment Indiens et Africains. Ces dernières années, sa fréquentation a baissé, compte tenu du nombre important de pickpockets dans les rues de l'*Indian C.B.D.*, proche de la gare routière.

Les classes moyennes indiennes, à l'instar des citadins blancs et de la bourgeoisie africaine, préfèrent fréquenter les centres commerciaux périphériques, réputés plus sûrs et mieux achalandés. Les jeunes Indiens, fortement occidentalisés, aiment également fréquenter ces " *malls* " à l'américaine de Westville ou d'Umhlanga, où ils passent leur dimanche entre boutiques, cinéma et restaurants.

À côté de ces espaces urbains connus et régulièrement fréquentés, les autres quartiers, principalement les townships africains, sont méconnus, voire niés. En effet, la ville africaine est largement ignorée. Les deux grands townships de Umlazi au sud et KwaMashu au nord sont connus de noms, mais très rares sont les Indiens qui s'y sont aventurés (carte 1). Ils n'y connaissent personne, n'y travaillent pas et n'ont rien à y faire, compte tenu du manque d'équipement. Ces quartiers, qui abritent la majorité de la population de Durban, sont évités lors des déplacements, sauf à les traverser sans s'y arrêter. Ils appartiennent à une portion de la ville qui est ignorée, comme étrangère au quotidien de la plupart des Indiens de l'agglomération.

## **B. Des pratiques peu différenciées entre groupes indiens**

L'étude des pratiques urbaines à l'échelle métropolitaine est une manière d'évaluer l'influence des paramètres sociaux et économiques dans le choix des Indiens. Elle confirme l'importance du référent identitaire. Les Indiens ont des pratiques " d'Indiens " qui se différencient de celles des Blancs ou des Africains. Les différences internes au groupe ne fonctionnent pas au niveau métropolitain. Le facteur religieux entre en compte seulement dans la fréquentation de tels temples hindous lors des grandes cérémonies annuelles, ou de la grande mosquée de l'*Indian C.B.D.* pour la prière du vendredi. Pour les pratiques commerciales ou de loisirs, les Musulmans, les Hindous et les Chrétiens vont dans les mêmes centres commerciaux ou sur les mêmes plages, ceux fréquentés massivement par les Indiens.

De même, la comparaison des pratiques féminines et masculines laissent apparaître relativement peu de différences. Les femmes indiennes sont nombreuses à travailler. C'est un effet combiné de l'occidentalisation des modes de vie et des conséquences de l'apartheid qui a brisé les familles élargies patriarcales et incité les jeunes femmes à chercher du travail salarié pour compléter les ressources du ménage. Elles ont donc, dans l'ensemble, une bonne connaissance de l'espace urbain.

La catégorie sociale est le seul critère qui influence véritablement les modalités pratiques du fonctionnement citadin. Les espaces fréquentés sont plus ou moins dilatés en fonction des revenus des ménages et de la possession d'une voiture. Il est fréquent de rencontrer des Indiens qui ne quittent guère leur township de résidence. Ces territoires autocentrés font écho aux pratiques très ouvertes de la bourgeoisie et des jeunes, qui se déplacent beaucoup dans l'agglomération.

Les territoires des Indiens forment donc un archipel dans le tissu urbain durbanais. Ils sont reliés par des relations sociales intenses, très largement exclusives de la communauté indienne. Ils sont séparés par des espaces peu fréquentés, voire méconnus. Ces pratiques ne sont, cependant, pas propres aux seuls Indiens. Elles résument bien les " géographies tranquilles du quotidien " de la plupart des habitants.

## **III - LES "NON-LIEUX" ET LES NON-DITS DE L'AGGLOMÉRATION**

Ces pratiques, marquées par le cloisonnement socio-spatial, ont des incidences sur les représentations urbaines des citadins.

### **A. Une ville aux images très contrastées**

Les enquêtes menées auprès des ménages et des lycéens indiens de l'agglomération font apparaître des images fortement contrastées, en adéquation avec le parcours historique des citadins dans leur ville et avec le fonctionnement encore très fragmenté de l'agglomération.

Les quartiers porteurs des images les plus nuancées sont les quartiers indiens et le centre-ville (carte 2). Ce sont les espaces les plus fréquentés, les mieux connus. Les critères positifs qui leur sont attribués sont ceux de la convivialité et de la connivence sociale, de l'enracinement et de l'identité urbaine (même pour le centre qui passe pour être un témoin de l'ancienneté de la présence indienne à Durban). Par ailleurs, les Indiens

trouvent que leurs quartiers sont moins bien équipés que d'autres, que la violence y est importante et qu'elle augmente depuis la fin de l'apartheid (cambriolages, agressions diverses). La détérioration est également fortement perçue pour le centre-ville. Il est vrai que l'insécurité qui règne dans certains quartiers la nuit et les week-ends (zone de la gare routière, quartier portuaire...) imprègne l'image globale du centre.

Les quartiers blancs sont largement idéalisés. Ils passent pour être des havres de sécurité et de tranquillité, comparés aux espaces densément peuplés et animés que sont les quartiers indiens. De même, les équipements de loisirs et de commerce dont ils sont pourvus, fréquentés par une partie des Indiens, sont enviés. Rares, cependant, sont les Indiens qui ont franchi le pas et se sont installés dans les périphéries blanches, préférant vivre dans les quartiers indiens de la bourgeoisie où ils retrouvent des modes de vie familiaux.

Les townships africains sont porteurs d'images très négatives. Insécurité, pauvreté, saleté sont autant de critères largement attribués. Ils reflètent, pour partie, une réalité urbaine violente, dans des quartiers sous-équipés et très densément peuplés. Ils sont également liés à des clichés, voire des fantasmes. Ils témoignent de l'appréhension d'une grande partie de la communauté indienne, face aux changements politiques et sociaux post-apartheid : concurrence sur le marché du travail dans le cadre de politiques *d'affirmative action* dont les Indiens se sentent largement exclus ; dégradation des conditions d'enseignement dans les écoles publiques des quartiers indiens ; invasion des espaces urbains interstitiels par les nombreux *squatters* africains, qui s'installent aux portes ou dans les townships indiens. Les quartiers africains fonctionnent comme autant de repoussoirs urbains (**carte 2**).

La ville est donc constituée de fragments aux images très contrastées. Les quartiers africains cristallisent les représentations négatives. Les quartiers blancs sont des idéaux urbains. Les quartiers indiens sont des " entre-deux " géographiques et territoriaux, fortement investis et appropriés.

## **B. Ville indienne, ville africaine ?**

Une partie des enquêtes a été menée dans un lycée de Chatsworth, où les élèves africains représentent la moitié des effectifs. Il était donc possible d'ébaucher une comparaison entre les réponses des jeunes indiens et des jeunes africains de Durban.

Les pratiques des élèves africains sont très largement centrées sur Umlazi, leur township de résidence, bordant Chatsworth au sud. Le centre-ville est l'espace privilégié des pratiques ludiques et commerçantes. Les familles des élèves ne possèdent un véhicule que pour 10 % d'entre elles, contre 66 % pour les familles indiennes. La mobilité est donc très réduite, conditionnée par l'utilisation des transports en commun, ce qui explique le poids du centre-ville, bien connecté aux différents quartiers. La connaissance de la ville dans son ensemble est moindre, mais celle des quartiers africains est plus grande. Les réseaux sociaux des Africains sont basés sur les quartiers africains de l'agglomération, dans lesquels vivent la famille et les amis. Les pratiques urbaines sont donc fortement différenciées, entre les Indiens et les Africains. L'étude des modalités du fonctionnement urbain des populations blanches ferait également apparaître des territoires très autocentrés.

Sur le plan des représentations, les images positives sont données aux quartiers indiens et aux quartiers blancs, alors que les images négatives sont attribuées aux townships et zones de squatters africains. Le quartier de résidence, Umlazi, est perçu comme ambivalent : positif en raison de l'enracinement social ; négatif à cause de la violence et du sous-équipement. Il n'y a donc pas de différence fondamentales dans les représentations urbaines : les espaces urbains sont porteurs des mêmes valeurs contrastées.

Du point de vue social, Durban se présente comme une société urbaine constituée d'une " somme de territoires fortement identitaires, où des populations, regroupées sur le critère de " l'entre-soi " ; vivent de manière plus ou moins autarcique, développent leurs propres référents socioculturels " (Navez-Bouchanine, 2001). Ce sont les conséquences de la politique de développement séparé, qui a contraint les groupes à vivre indépendamment les uns des autres, sans qu'il existe de véritables lieux de rencontre ; mais aussi les effets de la coexistence de groupes sociaux et culturels différents, qui ont construit des territoires identitaires spécifiques. Les citadins sont loin d'être nostalgiques de l'apartheid, mais leurs pratiques et représentations traduisent le non-dit des recompositions à l'œuvre, la crainte des bouleversements rapides et la méconnaissance des autres groupes. Existe-t-il, à l'heure actuelle, des espaces publics à même de favoriser les rencontres entre les groupes, de créer une urbanité ?

## **C. Les espaces publics sont-ils partagés ?**

Parmi les différentes pratiques de loisirs (cinéma,

centres commerciaux, parcs), les plages concernent tous les groupes de population. Les plages fréquentées ne sont pourtant pas les mêmes, les pratiques de plages différent également.

Les Indiens se rendent majoritairement sur les plages du *Beachfront*, le front de mer central de Durban, ainsi qu'au *Blue Lagoon* (au nord) et à *Addington Beach*, au sud, anciennement réservées aux Indiens, et uniquement séparées par des jetées de la plage centrale. Les habitudes héritées sont donc tenaces. Le dimanche, la plage de *Blue Lagoon* est remplie presque exclusivement de familles indiennes qui viennent passer la journée, avec pique-nique ou barbecue, et retrouvent les amis indiens. Les familles africaines fréquentent le *Beachfront*, facilement accessible, alors que les Blancs se rendent sur les plages plus huppées d'Umhlanga, au nord de l'agglomération. Les plages fréquentées ne sont donc pas les mêmes.

Au niveau du *Beachfront*, espace qui concentre le plus de groupes, les pratiques diffèrent. Les hommes indiens pêchent à la ligne du haut de certaines jetées, entrant ainsi en compétition avec les jeunes surfers blancs qui se trouvent en dessous. Les incidents sont répétitifs. Certaines



Afrique du Sud : le centre ville de Durban. Au premier plan, l'Hôtel de ville, datant du début du siècle. Autour, les immeubles de bureaux. A l'arrière plan, les hôtels du front de mer. Photo Hélène Mainet-Valleix

congrégations chrétiennes africaines se retrouvent régulièrement sur la plage pour des cérémonies purificatrices et de baptême collectif, suscitant ainsi la curiosité incrédule des autres groupes. Les femmes blanches se baignent en maillots et se dorent au soleil, les femmes africaines qui se baignent sont en T-shirts et collants, alors que rares sont les Indiennes qui se mettent à l'eau. Ce sont finalement les enfants des différents groupes qui pataugent dans les bassins aménagés de la promenade, à l'abri de la puissance des vagues, qui se fréquentent le plus, partageant les mêmes jeux.

La plupart des quartiers fréquentés, en dehors des territoires spécifiques, apparaissent comme autant de " non-lieux " ; d'espaces où les gens se croisent sans nouer de liens sociaux. En dehors des lieux de travail où les relations entre les groupes deviennent de plus en plus fortes, les espaces publics fréquentés par tous les habitants ne sont pas investis de fonctions sociales fortes. Cela pose plus largement la question de la capacité à s'accommoder des autres pour un usage partagé de l'espace public, de la volonté de promotion d'espaces de rencontre entre les groupes.

## CONCLUSION

La période post-apartheid a vu se renforcer l'importance du quartier, des sociabilités communautaires, vécues comme des espaces identitaires rassurants en période de changements politiques majeurs.

L'étude des pratiques et des représentations urbaines des citoyens sud-africains, fortement cloisonnées et porteuses d'images contrastées, témoigne d'une fragmentation très forte. Le " vivre-ensemble " reste très largement à construire, ainsi que la capacité collective à faire tenir ensemble des groupes fortement différenciés. Cela relève de l'investissement de chaque citoyen mais également des politiques publiques à l'échelle locale. C'est, peut-être plus qu'ailleurs, un aspect important de la gestion urbaine à mettre en œuvre.

## ORIENTATION BIBLIOGRAPHIQUE

DI MEO, G. (1999).- Géographies tranquilles du quotidien. Une analyse de la contribution des sciences sociales et de la géographie à l'étude des pratiques sociales. *Cahiers de géographie du Québec*, 43(118), avril, pp. 75-93.

FOURNIER, J.-M. (2001).- *Faire la géographie sociale aujourd'hui*, Les documents de la Maison de la recherche en sciences humaines de Caen, n°14, 255 p.

GERVAIS-LAMBONY, P. (1997).- *L'Afrique du Sud et les États voisins*. Paris, A. Colin, 256 p. (collection " U ").

NAVEZ-BOUCHANINE, F. (2001).- Des villes entre fragmentation spatiale et fragmentation sociale : une approche critique de la notion de fragmentation. In : DORIER-APPRILL, E.- *Vocabulaire de la ville, notions et références*, Editions du Temps, 190 p. (Questions de Géographie).

MAHARAJ, B. ; MAINET-VALLEIX, H. (1998).- Entre Orient et Occident : l'identité indienne dans la ville sud-africaine. In : GERVAIS-LAMBONY, P.- *L'Afrique du Sud recomposée. Géographie et cultures*, n° 28, pp. 105-117.

MAINET, H. (1999).- Vivre à Phœnix, township indien de Durban. *Espace, populations, sociétés* (Lille), numéro spécial " Les populations de l'Afrique subsaharienne " ; n° 1, pp. 107-117.

MAINET-VALLEIX, H. (2000).- *Les Indiens dans la ville post-apartheid, l'exemple de Durban*, Thèse, soutenue à Paris X- Nanterre, 409 p., manuscrit, 66 cartes, 64 tableaux et figures.

**Hélène MAINET-VALLEIX** est PRAG au département de Géographie de l'Université B. Pascal de Clermont-Ferrand. Elle a soutenu une thèse de Géographie portant sur " *les Indiens dans la ville post-apartheid, l'exemple de Durban* ", en 2000, sous la direction du professeur A. DUBRESSON, à l'Université Paris X- Nanterre, dont la publication est en cours (Paris, Karthala, 2002). Elle a publié plusieurs articles sur Durban dont " Vivre à Phœnix, township indien de Durban ", dans *Espace, populations, sociétés*, Lille, 1999. Elle a publié en collaboration avec B. MAHARAJ : *Entre Orient et Occident : l'identité indienne dans la ville sud-africaine*. In : GERVAIS-LAMBONY, P. (Dir.)- *L'Afrique du Sud recomposée, Géographie et cultures*, Paris, L'Harmattan, hiver 1998.

## RÉSUMÉ/ABSTRACT

### **SÉGRÉGATION ET TERRITOIRES URBAINS DANS UNE MÉTROPOLÉ SUD-AFRICAINE. QUELQUES RÉFLEXIONS À PARTIR DES COMMUNAUTÉS INDIENNES DE DURBAN**

par Hélène MAINET-VALLEIX

Dans la société urbaine sud-africaine, marquée par la ségrégation institutionnalisée par l'apartheid, la territorialisation des habitants joue un rôle identitaire fondamental. Les groupes citadins se sont appropriés les espaces qui leur étaient alloués pour en faire des territoires, des espaces individuellement et socialement investis.

En partant de l'étude des pratiques et représentations des Indiens de l'agglomération de Durban, l'article s'intéresse au fonctionnement social actuel de la ville, fortement marqué par le cloisonnement socio-spatial. Les véritables espaces publics, porteurs de lien social, restent largement à construire.

**Mots clés** : Afrique du Sud, Durban, communautés indiennes, ségrégation, territoires, représentations spatiales.

### **SEGREGATION AND URBAN TERRITORIES IN A SOUTH AFRICA CITY: REFLECTIONS ON THE INDIAN COMMUNITY IN DURBAN**

by Hélène MAINET-VALLEIX

Within the urban south-african society, deeply marked by the apartheid institutionalised segregation, urban territories are playing a key role for the construction of urban identities. Imposed residential spaces have been appropriated by inhabitants, as individual and social territories.

Taking the example of urban practices and representations of the Indian community, the paper focus on the social aspects of the urban geography of Durban, marked by a socio-spatial fragmentation. An important part of the urban management is to build real public spaces, able to create social link.

**Keywords** : Durban, Indian Communities, segregation, urban territories, cognitive geography.